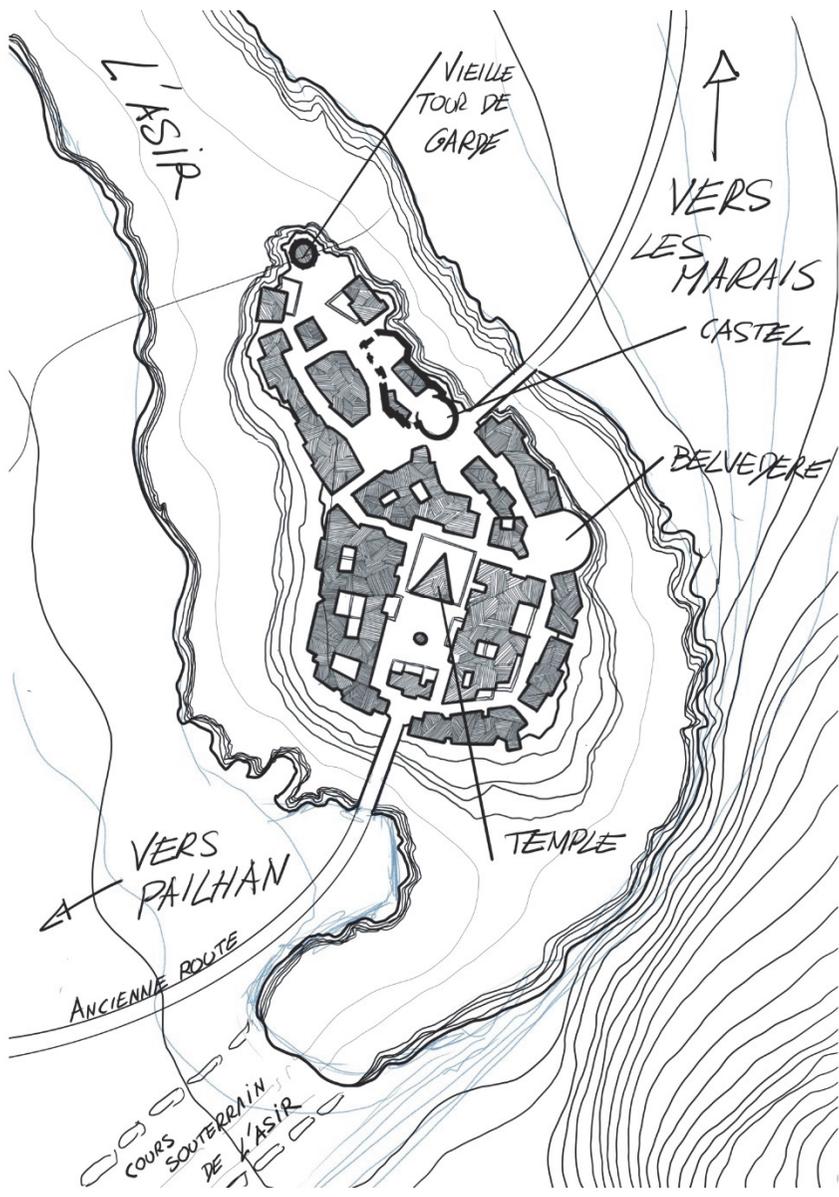


FABRICE CHAULIAC

# ÂPRE-ROC

voy'[el]



# 1. Neige et charbon



**M**on histoire commence au fin fond du Causseelvós, là où l'Asir n'a rien d'un fleuve paisible ; il y dévale les gorges du Còrnaboc jusqu'à ce qu'une muraille de granit brise son offensive, le forçant à se replier dans une caverne évidée par des millénaires de fureur pour continuer sa course loin des regards. Dans ce cul-de-sac, la colonne d'eau serpentine a rongé la pierre ; le frottement inlassable de ses écailles l'a polie. Ce travail de sape a agrandi le défilé et creusé un bassin. Au milieu des flots se dresse un promontoire. Il a si bien résisté à l'érosion qu'il tutoie les falaises environnantes.

À son sommet se trouvait un village isolé du monde tel un ermite perché sur son rocher ; ceux du nord l'appelaient *Âpre-Roc* ; pour nous, il était tout simplement Aspreròc : notre village.

Au plus fort de l'été, l'Asir montrait un tout autre visage : il s'étiolait, se réduisait à un ruisseau placide, louvoyant entre les galets blancs. Les villageois descendaient alors piétiner ce géant terrassé par la canicule ; ils y pataugeaient gaiement, en quête de fraîcheur.

Chaque jour, en rentrant des champs, les enfants investissaient ce terrain de jeu arraché à la voracité du fleuve. Ils continuaient ainsi jusqu'à ce que les crues automnales le leur confisquent. Les échos de leurs cris joyeux se mêlaient au chant des cigales pour formuler une invitation à laquelle je ne donnais jamais suite. Nul n'aurait pu concevoir que la fille du prévôt Amiel, l'ancien maître d'armes du roi, pût gaspiller son temps en frivolités.

Je passais mes journées aux côtés de ma préceptrice sœur Ceselha, un cep de vigne dont j'avais appris à redouter la sévérité – et plus encore ses coups de fêrule sur les doigts. Cette bigote accomplissait son devoir sans jamais manifester le moindre intérêt pour ma personne : seul lui importait le prestige de servir un dignitaire. Médaille accrochée à son plastron, je lui aurais donné tout autant de satisfaction – pour beaucoup moins de travail.

Elle ne bénéficiait d'aucun talent pour la pédagogie et tirait ses maigres compétences du *Codex*. Elle en appliquait les principes à la lettre en proscrivant les arts, la littérature et la philosophie de son enseignement. Ces disciplines, en flattant sa vanité, éloignaient l'homme – et plus encore la femme – de Dieu. Quant aux domaines scientifiques, leur apprentissage devait rester l'apanage de la gent masculine. « Pourquoi leur embrouiller l'esprit avec les œuvres d'Évrinde ou l'astronomie ? Non, croyez-moi, elles n'ont pas besoin d'être instruites pour trouver un mari, juste éduquées », disait-elle à qui voulait l'entendre.

Chaque jour, je me levais peu avant l'aube et j'assistais au premier office. Après une légère collation, je rejoignais le prêtre pour parfaire mon édification religieuse. Une étrange lubie de mon père avait fait de moi la seule fille du village à savoir lire et écrire. À mes yeux, ce privilège ressemblait fort à une malédiction. Je n'en voyais pas l'utilité, car je passais de longues heures à étudier

l'exégèse des textes sacrés, là où les autres se contentaient de les réciter inlassablement, jusqu'à les connaître par cœur.

À midi, après le second office, je déjeunais avec ma préceptrice. Personne n'aurait soupçonné ce petit bout de femme capable d'engloutir de telles quantités de nourriture, pourtant elle ne mangeait pas, elle bâfrait. Elle s'empiffrait comme une truie, le groin planté dans son auge. Je picorais le regard baissé pour m'épargner la vision de son menton maculé de sauce jusqu'à ce que, dégoûtée par ses borborygmes, je finisse par lui abandonner mon assiette.

Le repas terminé, elle restait avachie sur sa chaise comme une couleuvre repue. Au bout d'un moment, elle se rappelait ma présence et m'envoyait dans le boudoir. Je travaillais alors à mon ouvrage, brodant en silence. J'attendais Dame Catalina. Chaque après-midi, elle m'enseignait la manière de me comporter en maîtresse de maison accomplie.

Comme une roue prisonnière du sillon que d'autres ont creusé pour elle, je passais mes journées ainsi, sans jamais dévier de mon emploi du temps. On attendait ça de moi et il ne me serait jamais venu à l'esprit de m'en plaindre. Cette monotonie, loin de me lasser, me tranquillisait ; j'allais jusqu'à rajouter mes propres rituels à ceux qu'on m'imposait. La fraction de mon existence située entre la fin de mes cours et le troisième office – célébré lors du coucher du soleil – échappait à cette routine. Pendant cet intervalle – plus ou moins long selon les saisons – on me laissait vaquer à mes occupations, mais n'en trouvant aucune, je m'ennuyais.

Tout changea un certain soir d'hiver avec le grincement d'un essieu. Une roulotte brinquebalante aux flancs noircis par le feu s'était immobilisée sur le bas-côté de la route comme un

morceau de charbon jeté sur la neige. Son attelage, un âne famélique, agonisait sur le sol, épuisé. À l'intérieur de la caravane, on découvrit deux corps bleuis par le froid : Pesha et son grand-père Nanosh. Les deux Zingari voyageaient paisiblement de ville en ville jusqu'à ce qu'une bande de soudards les agresse. Mon père surprit tout le monde : il les autorisa à rester à Aspreròc jusqu'au printemps, malgré la farouche opposition du diacre et d'une partie de la population. Grâce à cette trêve, et aux soins du docteur Estève, Pesha recouvra rapidement ses forces, pas le vieillard ; au contraire, sa santé déclinait. Mon père, comprenant qu'il ne serait pas en état de reprendre la route le moment venu, renouvela l'accord au grand dam des habitants.

En hiver, l'humidité et le vent transformaient Aspreròc en mausolée de glace et, malgré la course du soleil réduisant ma pause à presque rien, je trouvais des prétextes pour sortir et passer devant la roulotte. Je croisais la Zingara une ou deux fois, sans réussir à échanger autre chose que des regards. Nous représentions un mystère l'une pour l'autre : nous nous jaugions comme des bêtes curieuses. Ce ne fut qu'à la fin de la saison froide que je fis enfin sa connaissance.

Si l'hostilité des habitants s'était émoussée avec le temps, la méfiance à leur égard persistait : le diacre y veillait. En bon directeur de conscience, il s'assurait que chacun restât à sa place. Malgré tout, certains villageois bravaient son interdit pour se rendre en secret chez Pesha se faire tirer les cartes. Elle gagnait ainsi de quoi vivre. Quand elle ne s'occupait pas de son grand-père, elle flânait sur les bords de l'Asir où j'avais l'habitude de prendre ma pause. Je la croisais souvent ; de vagues signes de tête, voilà tout ce que m'autorisait ma timidité. Pesha, probablement lassée par mes atermoiements, finit par engager la conversation.

J'ai toujours détesté ma voix, trop grave à mon goût, et légèrement éraillée, mais celle de Pesha... douce, presque fluette, elle apaisa immédiatement mes craintes ; j'en éprouvai un inexplicable bien-être. Cette envie qui me taraudait de l'approcher connut alors son heure de gloire : et quelques minutes suffirent à faire de nous les meilleures amies du monde.

Cette nouvelle complicité changea mon quotidien. Ma vie restait une petite chose insignifiante, mais la présence de la Zingara la magnifiait. Dès lors, si j'attendais en soupirant la fin de la journée, ce n'était plus par lassitude. Quand l'heure de ma libération approchait, je commençais à piaffer, et le moment venu je me ruais à l'extérieur – hors de question de gaspiller mon temps pour satisfaire à la bienséance. Je courais dans les rues en évitant les passants, ralentissais devant le temple en essayant d'afficher un semblant de dignité, puis repartais de plus belle.

Je retrouvais Pesha près de la caverne où disparaissait l'Asir. Je préférais les fantômes de cet endroit, lugubre et un brin inquiétant, au regard réprobateur des villageois. Elle me disait pourtant : « Tu te fiches de ce qu'ils peuvent penser. » Mais une partie de moi s'en souciait : cette partie qui ne pouvait envisager qu'une femme puisse disposer d'elle-même ; cette partie qui souffrait de heurter les convenances alors que c'était précisément cela qui la rendait heureuse.

Mon expérience du monde se limitait au village et à ses alentours, car la prise de fonctions de mon père remontait à bien avant mes premiers souvenirs ; hormis peut-être celui de ma mère. Aussi, dans un premier temps, harcelais-je Pesha de questions. Était-elle passée par Bailhac ? Avait-elle visité son marché aux épices ? Était-il vrai qu'après y être allé, une semaine entière ne suffisait pas à se débarrasser de son odeur ?

Avait-elle vu l'embouchure de l'Asir ? Avait-elle marché dans la mer ? Savait-elle nager ? Le port de Sécarvas était-il si grand qu'on le prétendait ? Avait-elle déjà navigué à bord d'un navire ?

De son côté, Pesha posait moins de questions. Elles portaient généralement sur les habitants d'Aspreròc, leur caractère et leurs habitudes. Les ragots ne l'attiraient pas. Elle collectait des informations qui lui permettraient de vivre parmi nous sans aviver l'hostilité. Elle ne me demandait jamais rien de personnel. Ce n'était pas – comme mon manque d'assurance me le fit craindre tout d'abord – le signe d'un désintéret, mais plutôt celui d'une certaine réserve : celle d'un individu qui avait dû pâtir bien des fois de la curiosité. Elle attendait une invitation. Dès lors que j'osai parler de moi, elle m'écoutait avec sérieux ; elle me demandait d'expliquer tel point, ou de développer tel autre ; parfois, elle me mettait face à mes contradictions en citant – des jours après – certains de mes propos dont je ne me souvenais pas toujours. L'attention qu'elle me témoignait clarifiait mes pensées. Ce phénomène s'amplifia quand elle me tira les cartes.

Je voyais dans cette discipline une superstition qu'une magie trop faible reléguait au rang de supercherie ; en tout cas, rien qui ne méritât le qualificatif de sorcellerie dont l'affublait le Culte. Pesha n'eut donc pas à se montrer persuasive pour me convaincre ; juste insister suffisamment pour me donner la satisfaction d'avoir résisté. Elle s'assit en face de moi, posa son étole sur le sol et y étala son jeu de cartes, faces contre terre. Elle m'en fit choisir cinq qu'elle disposa en croix. Quand elle les retourna, les rectangles de carton à la surface lustrée par des générations de doigts, dévoilèrent leurs figures étranges, parfois inquiétantes, toujours hermétiques. Le tirage ne sembla pas lui convenir : elle rassembla les cartes et les mélangea à nouveau.

« On ne va pas parler de ton avenir. Seuls les sots veulent connaître le futur. »

Certes, une supercherie se déroulait sous mes yeux, cependant que Pesha se ravise après avoir tiré un démon et un squelette ne m'inspirait guère confiance. Je dissimulai mon inquiétude.

« De quoi parle-t-on alors ?

— De toi. »

Je ne cachai pas ma déception.

« Quel intérêt ? Je sais déjà tout de moi.

— En es-tu certaine ? Puisque tu te connais si bien, je ne pourrais pas te raconter des fariboles. Tu comprendras que rien n'est plus sérieux que le tarot. Sinon ça signifiera que tu es aussi irrécupérable que les gadjos de ce village. »

J'acceptai à contrecœur sa démonstration, de peur de la froisser.

Cette fois-ci, le paquet entier fut près d'y passer. Elle me fit tirer des dizaines de cartes que je plaçai devant moi sur quatre lignes. Si le squelette avait disparu, le démon demeurait là, mais isolé au milieu des autres figures, il semblait moins menaçant. La main de Pesha sauta de lame en lame, danseuse gracile, tandis que sa voix me décrivait avec une précision hallucinante des événements passés ou des sentiments enfouis au plus profond de moi. Devant les cartes étalées, une impression de singularité me donna le vertige comme si, étant devenue étrangère à moi-même, je me redécouvrais à travers les symboles et les explications qu'elle fournissait. Si elle continuait, elle en saurait davantage sur moi que mon père.

Cette connaissance ne tarit pas nos conversations, mais les orienta vers de nouveaux horizons. Elles commencèrent à porter sur des sujets inédits, voire exotiques (L'exotisme à Aspreròc restait une notion somme toute bien relative.) :

comment dormir sous un noyer sans tomber malade ; quelles orties choisir pour la soupe ; quel signe tracer pour conjurer le mauvais œil ; comment fabriquer un piège pour attraper les merles ; de quelle façon tenir un couteau pour dépecer un lapin – ou poignarder un agresseur – ; quelle plante utiliser pour prodiguer un sommeil paisible ou un coup de fouet ; comment trouver son chemin dans une forêt ; quel stratagème employer pour éviter la foudre ou au contraire l'attirer. Grâce à ces connaissances sulfureuses, je gagnai en assurance : je n'envisageai pas un seul instant de m'en servir, mais je les savais là, comme autant de ressources à ma disposition.

Notre complicité, évidente aux yeux de tous, devint objet de commérages. Le diacre, outré de me voir ainsi montrer le mauvais exemple, commença à s'en plaindre à mon père. «

Croyez-moi, monsieur, ces nomades n'ont que trop abusé de votre générosité. L'influence pernicieuse de la Zingara agit déjà sur votre fille : un ver avide de goûter au fruit de son innocence... » lui chuchotait le religieux.

Mon père écartait alors ses reproches en acquiesçant mollement.

À cette époque, jamais je n'aurais pu lui désobéir – ou même, envisager lui désobéir. Un seul mot de lui aurait suffi à tout arrêter. Au lieu de ça, il se contentait de dire :

« On t'a vu avec ton amie aujourd'hui. »

Ce n'était pas une question, juste un constat, et je le soupçonnais d'apprécier en secret mes frasques – elles avaient le mérite d'agacer le diacre.

Le printemps se termina sans que la santé du grand-père s'améliore, et une fois encore les Zingari durent reporter leur départ. L'été qui suivit restera un des plus beaux de ma vie. Tout avait commencé par une découverte, celle d'une cage dans un

coin de la roulotte et de ses occupants : un couple de furets. Je m'étais entichée immédiatement de ces petites boules de poils puantes, mignonnes, mais aussi féroces ; j'éprouvai les pires difficultés à les manipuler sans me faire mordre – comme l'attestèrent pendant quelques jours les poupées de chiffon à l'extrémité de mes doigts. Quand j'appris qu'ils les utilisaient pour la chasse, je harcelais mes hôtes pour y participer. Pesha avait dû céder devant mon obstination. Depuis, nous passions le plus clair de notre temps en expéditions, explorant les alentours du village à la recherche de garennes. Devenue incollable sur le furetage, je savais reconnaître un terrier habité d'un autre abandonné et, en l'observant, estimer le nombre et la taille de ses occupants. On commençait par placer à chaque gueule du terrier un filet, un sac, voire un collet (seul Nanosh maîtrisait cette dernière variante.). Ensuite, on lâchait le furet dans le boyau ; le lapin s'enfuyait devant le prédateur et se ruait dans le piège. Les jours fastes, il arrivait qu'il se fasse prendre sans avoir à sortir le furet sa besace. Toute la difficulté de la discipline se concentrait dans le positionnement du filet pour éviter que le lapin ne s'échappe en le contournant. Pour le reste, nous devions veiller à bien nourrir l'animal avant de le lâcher. Dans le cas contraire, il risquait de tuer sa proie et, une fois repu, de s'endormir dans le terrier, nous obligeant à attendre de longues heures qu'il daigne réapparaître.

Lorsque l'après-midi touchait à sa fin, nous rentrions au campement et tandis que Pesha cuisinait nos prises, Nanosh m'apprenait à ravauder les filets – une preuve de son estime, selon mon amie. La lenteur avec laquelle il bougeait ses doigts pour que j'en assimile le mouvement ou la manière dont il me fixait quand je commettais une erreur, ne méritait peut-être pas le terme d'apprentissage. Cependant, après quelques essais

infructueux, non seulement je les réparais, mais j'en confectionnais de nouveaux à partir de bouts de ficelle ; pour ce faire, je séparais les brins ; puis je les tressais dans une corde capable de résister aux dents des rongeurs. Nos expéditions avaient resserré nos liens : nous étions devenues deux sœurs et Nanosh, ce qui se rapprochait le plus d'un grand-père.

L'automne, marqué par de violents orages, ne dura pas. Je restais cloîtrée chez moi pendant une longue semaine à regarder la pluie tomber par la fenêtre, me demandant si dans sa roulotte Pesha m'imitait. À la première accalmie, je descendis vers la caverne en luttant contre le vent cruel qui me fouettait le visage. Les averses avaient nettoyé le causse couturé de ravines comme des larmes une joue sale et ridée. Débarrassé de sa crasse, le sol dévoilait ses imperfections à travers une couche d'aiguilles de pin : un épiderme aux relents de tombe fraîche, tavelé de boue et vérolé de nids-de-poule.

Au pied du village, je retrouvais l'Asir gorgé de pluie. Revigoré. Il ébranlait les falaises dans un grondement aux accents de tonnerre et déjà, les pêcheurs n'osaient plus s'y aventurer. Bientôt, ils éviteraient même ses berges. Personne ne tenterait plus de traverser la masse mouvante avant le retour des beaux jours. Aucune trace de Pesha. En revanche, rebroussant chemin, je tombai sur deux étrangers. De temps à autre, des voyageurs passaient par chez nous : saltimbanques égarés, camelots chargés de quincaillerie ou curieux en mal d'exotisme ; ils égayaient nos veillées en nous régaland des derniers potins. On les accueillait à bras ouverts, on les choyait en espérant qu'ils reviennent. Ces deux-là étaient différents ; aussi austères qu'un pèlerin de Quilhem – quatrième catégorie de visiteurs –, et bien plus inquiétants. Le premier, un cavalier aux vêtements de cuir sombre, consultait un carnet, une jambe

crochetée autour du pommeau de sa selle. Il portait rapière et pistolets et ne ressemblait en rien à l'habituel pèlerin. À ses côtés marchait un colosse, une barre de fer calée sur les épaules, ses deux mains immenses posées nonchalamment de part et d'autre ; si grand qu'il pouvait parler à son compagnon sans lever la tête, il tenait par la bride une mule lourdement chargée. L'homme en noir redressa le menton. Je n'attendis pas qu'il m'adresse la parole et continuai mon chemin.

J'arrivai à bout de souffle dans le campement des Zingari. Nanosh, assis sur le marchepied de la roulotte, fumait tranquillement sa pipe. Il haussa un sourcil en me voyant surgir comme une folle, je me figeai quand il plongea son regard dans le mien ; je m'efforçai de masquer mon trouble : j'avais beau l'apprécier, il m'intimidait toujours autant. Plusieurs fois, je m'étais réjouie que sa maladie les forçât à rester à Aspreròc, et je redoutais que ce taiseux aux yeux de braise le devine (je gardais à l'esprit les rumeurs effrayantes sur les malédictions zingari.) Le vieillard finit par détourner le regard et pointer du menton les ruines où déambulait la silhouette gracile de Pesha. Je balbutiai un remerciement, puis je me dirigeai vers mon amie en reprenant ma respiration. Sur une dalle, elle avait disposé avec soin une coupelle de lait, quelques miettes de pain d'épice, et une noix. Elle contemplait son ouvrage d'un air satisfait.

« Tu aurais pu me dire où tu te trouvais ! lui lançai-je.

— On dirait bien que j'ai manqué de respect à madame la *prévôte*... »

Elle avait pris son temps pour me répondre. D'un ton détaché, sans même se donner la peine de se retourner. Son attitude m'exaspéra.

« Pesha ! Je suis là !

— Chut, je sais bien que tu es là, mais ne cries pas, tu risques de l’effrayer.

— De qui donc parles-tu ?

— Du farfadet qui habite là, bien sûr. »

Je faillis m’esclaffer : personne n’avait rencontré une de ces créatures depuis la bataille de Sôlhafanga.

« Ne me crois pas si tu veux, mais n’empêche, il traînait bien dans le coin ! Je l’ai vu hier soir comme je te vois. Il avait pris la forme d’un feu follet. Il a voleté un moment autour de la caravane puis a disparu dans les ruines. Si j’arrive à l’amadou, il s’installera peut-être chez nous. »

Je regardai mon amie d’un air circonspect, je ne comprenais pas d’où lui venait un tel enthousiasme.

« Si, par le plus grand des prodiges, il avait survécu pourquoi, diantre, voudrais-tu t’attirer les bonnes grâces de cette créature ? Après tout, sa disparition était la volonté de Dieu.

— Comment tu le sais ? Il te l’a dit ?

— Pesh ! Tu blasphèmes ! »

Une bouffée de chaleur sans rapport avec la canicule me transforma en coquelicot. Je me sentais honteuse, aussi responsable de cet affront que si je l’avais moi-même proféré, et je me signai en espérant ne pas être foudroyée sur place.

« Allez, Naïs, remets-toi ! Je ne suis pas un prêtre. Je ne prétends pas connaître la volonté de Dieu. Je sais simplement que s’Il a tout créé, Il a également créé les farfadets. Avant qu’ils soient massacrés, ils pouvaient s’installer chez un paysan et l’aider en contrepartie de petits cadeaux. Je le sais parce que mon arrière-arrière-grand-oncle Chavo en a sauvé un, des griffes d’un clavardage. Le farfadet s’était attaché à sa famille ; il vivait même dans leur roulotte, faisant d’eux des Zingari

chanceux, un peu comme un porte-bonheur, mais de chair et d'os. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de la méchanceté en eux ; alors pourquoi Dieu voudrait-Il leur dispa... ? »

Elle s'était tue et je la vis pâlir. Une voix douceuse me fit sursauter :

« Vous devriez faire attention, mes enfants. Quand deux jeunes femmes se tiennent loin des regards, il advient parfois que le Drac se glisse entre elles... »

Nous n'avions pas entendu s'approcher le diacre qui partageait avec le furet non seulement sa capacité à se trouver là où on l'attendait le moins, mais aussi son insatiable curiosité. Cet ancien sergent-major s'était retiré à Aspreur pour des raisons connues de lui seul. Il y menait une existence austère alors qu'il bénéficiait, disait-on, d'une confortable rente, bien supérieure à celle à laquelle pouvait prétendre un aide de camp à la retraite. Personne – pas même mon père – ne savait pourquoi cet homme dans la force de l'âge et sans doute appelé à de hautes fonctions, était venu s'enterrer dans ce coin retiré des Causses. Le Conclave l'avait recommandé au prêtre qui n'avait eu d'autre choix que de l'ordonner diacre. Depuis, il rôdait dans les rues d'Aspreur prêt à sanctionner le moindre écart moral par de vigoureux coups de badine. Tous les villageois – excepté mon père – le craignaient comme la Marrimort, et l'ecclésiastique lui-même semblait dépassé par le zèle de son encombrant assistant.

J'espérai donc pour mon amie qu'il n'avait rien saisi de nos propos.

« Nous chassons les farfadets. »

J'enviais le talent de Pesha. En concédant cette demi-vérité sur le ton de la plaisanterie, elle avait instantanément désamorcé la suspicion du diacre. Il leva les yeux au ciel.

« Des gens de qualité sont morts pour éradiquer le Mal de ce monde, jeune zingara. Il n'est pas convenable que tu galvaudes leur sacrifice par des jeux aussi futiles, et il est encore moins convenable que tu y entraînes celle qui t'a accordé l'honneur de son amitié. »

Je regardai Pesha à la dérobée. L'air contrit, elle attendait patiemment que le sermon s'achève. Le diacre, estimant sans doute qu'il n'avait rien à tirer d'elle se tourna alors vers moi et posa sa main sur mon épaule.

« Rassurez-vous, ma chère : je ne vous tiens pas rigueur de cet incident. Vos jeunes années touchent à leur fin ; il est on ne peut plus normal que votre âme d'enfant éprouve le besoin de s'exprimer une dernière fois. »

Il dégoulinait de sollicitude. Je dus faire appel à toute ma volonté pour ne pas éclater de rire en voyant Pesha, dans son dos, l'imiter en grimaçant. Je baissai la tête pour dissimuler mon sourire. Le diacre prit mon geste pour un assentiment, il m'invita à le suivre :

« Votre père a requis votre présence. »

## 2. Mort ou vif



**N**ous vivions au castel, ou plus exactement dans les ruines du castel, dans un appentis adossé à des chicots de pierre. De l'autre côté de la cour, des écuries trop vastes et les restes vermoulus d'une calèche rappelaient que l'endroit servait jadis de relais de poste.

Un hennissement me fit sursauter. Dans une des stalles, un magnifique alezan à la crinière d'argent savourait son avoine sans un regard pour notre cheval, un petit sòlhafangós – blanc et trapu – sans doute trop vulgaire à son goût. Je reconnus la monture de l'étranger. Celui-ci s'entretenait à quelques mètres de là avec Cosme, l'adjoint de mon père. Leur discussion aurait pu passer pour une banale transaction commerciale si à leurs pieds une paire de bottes ne dépassait d'une bâche maculée de sang. Je pris mes jambes à mon cou – bien décidée à avertir mon père du complot qui se tramait dans son dos – mais un obstacle arrêta ma course.

Je me retrouvai sur les fesses, le souffle coupé et les narines emplies d'une odeur de fauve. Le colosse se tenait là, devant

moi, torse nu, un seau d'eau à la main. J'aurais pu aussi bien heurter une montagne, car la surface du liquide ondulait à peine. Je remarquai le duvet sur son corps massif : par endroit plus dru, il s'accrochait en boucles hirsutes aux saillies de ses muscles et ressemblait à s'y méprendre à de la fourrure. Cheveux et favoris se mêlaient à ce pelage pour former une espèce de crinière et, perdue au milieu de tous ces poils, une petite tête émergeait. Son visage n'était pas dépourvu de grâce ; des oreilles minuscules, un front bas et un menton fuyant le faisaient ressortir à la façon d'un museau. Ces détails renforçaient l'impression de bestialité qui émanait du personnage, impression que tempérerait toutefois un regard d'une singulière douceur. C'était pour ça, peut-être, que je ne me sentis pas effrayée alors qu'il m'observait, la tête curieusement inclinée sur le côté.

« Allez, espèce de carpette mitée, pousse-toi ! » s'exclama l'étranger en lui donnant un coup de pied.

La brute se tourna vers son compagnon et se redressa de toute sa hauteur – neuf pieds au bas mot. Je crus bien qu'il allait le frapper, mais il se contenta de s'écarter. Sur le perron de l'écurie, Cosme, visiblement soulagé, lâcha la garde de sa rapière. Je me remis à respirer. Le diacre m'aïda à me relever :

« Venez, mademoiselle, laissons Cosme se charger de cette affaire et allons voir votre père. »

L'homme en noir souleva son tricorne en guise de salut. Le diacre me saisit le coude pour m'inviter à avancer.

« Qui sont ces hommes, monsieur ? lui demandai-je.

— Des chasseurs de prime. Ils traquent des hors-la-loi qui sévissent dans la région.

— Ils n'ont pas l'air bien recommandables...

— Non, mon enfant, me répondit-il, dégoûté. Ce sont en effet des parasites que seul motive l'appât du gain. Dieu nous impose des règles que les criminels ne suivent pas. Cette contrainte rend ces mécréants fort utiles pour intervenir à notre place. Le Culte les tolère malgré leur immoralité, tout comme elle tolère le miegors qui vous a barré la route. Son géniteur humain aurait dû éliminer cette moitié d'ours à sa naissance ; au moins, aurait-il expié sa faute. »

Je gardai le silence de crainte que le diacre se lançât dans un nouveau prêche et le suivais, perdue dans mes pensées. J'avais heurté un mythe de plein fouet : le sang des ours coulait dans les veines du géant – et sans doute aussi leur force légendaire. Entendre dire que les anciennes races n'avaient pas totalement disparu était une chose, rencontrer un de leurs rejetons en était une autre. Je marchais en chassant de mon esprit les images bestiales que suggérait l'existence de l'hybride.

Nous retrouvâmes mon père dans son cabinet de travail. Du bout des lèvres, j'effleurai sa joue rêche et me plaçai sagement devant lui. Je le regardais nettoyer ses bésicles puis les poser sur son nez. La maladie n'avait pas épargné celui qui fut une des plus fines lames du Sud, elle avait ravagé son corps, et je discernais sous ses traits tirés le vieillard qu'il deviendrait avant l'heure.

Cette vision fit sourdre en moi des souvenirs. Je le revis, s'échauffant dans la cour avant une passe d'armes amicale avec Cosme ou plus piquante quand il la destinait à un de ces bretteurs de passage, venu solliciter une leçon du Mestre – une façon détournée de le provoquer en duel.

À la mort de ma mère, il avait acheté la charge de prévôt d'Aspreròc pour m'élever loin de la capitale et de ses duellistes. Ça n'avait pas dissuadé les plus motivés d'entre eux de traverser le Causselvós pour le défier.

Quand de telles rencontres avaient lieu, je restais à la maison à me ronger les sangs. J'essayai de reconstituer le combat à partir des bruits étouffés qui me parvenaient à travers les volets clos jusqu'à ce que la porte s'ouvre, et que la silhouette de mon père sur le seuil me délivre de mes angoisses. Elles s'évanouissaient d'un coup, comme l'éther sur la peau. Il n'en restait plus rien, juste une sensation de fraîcheur, un apaisement qui se muait bien vite en un sentiment grisant : j'étais la fille d'un père invincible et rien en ce monde ne pouvait nous atteindre.

Ce que j'avais devant moi ne s'accordait plus à ma mémoire. Cette dissonance me fit réaliser la précarité de l'existence : une prise de conscience soudaine et implacable qui ébréçait les certitudes de mon enfance. Je réprimai un sanglot et fixai un point imaginaire sur le mur. Mon père semblait ne rien avoir remarqué de mon trouble, mais quelque chose n'allait pas, il cherchait ses mots en évitant mon regard.

« Nâis, comme tu sais le *Librilbon* ne cesse de gagner des adeptes... »

— De maudits hérétiques bafouant l'autorité du Pontife, coupa court le diacre, ils vont jusqu'à laisser des femmes accéder à la prêtrise !

— Quoi qu'il en soit, grommela mon père, le Pontife redoute un schisme. Il s'inquiète de l'influence du *Librilbon* et a sommé le roi d'agir. En ce... »

Un toussotement l'interrompit.

« Monsieur, n'entrons pas dans des subtilités qui ne peuvent qu'ennuyer une jeune femme. Annoncez-lui plutôt la bonne nouvelle. »

Je vis mon père blêmir, il continua sur un ton glacial.

« Ma fille est apte à écouter ce que j'ai à lui dire ! Elle doit savoir de quoi il en retourne. Je vous saurais gré de cesser de m'interrompre. »

Le diacre marmonna une excuse et battit en retraite. Je jubilai.

« Je disais donc : à cet instant, le troisième corps d'armée inquisitorial sécurise les provinces du Sud et la compagnie d'irréguliers du capitaine Castaguigne marche sur Aspreròc. Elle y établira ses quartiers le temps de sillonner la région à la recherche d'hérétiques. »

Comme tout un chacun, j'avais entendu parler du *Librillon* : ses adeptes ne reconnaissaient que trois des dix feuillets du *Codex*, et prétendaient que les sept autres, rédigés tardivement par le Conclave, n'avaient aucune valeur spirituelle. Certes, ces gens-là avaient besoin d'être remis dans le droit chemin, mais à mes yeux, ça ne justifiait ni ce qui ressemblait fort à une croisade ni ce discours ennuyeux de mon père.

« Bien que nous ne soyons pas directement touchés, cette affaire va avoir des conséquences, dont certaines, ma fille, te concernent au premier chef ».

Je tendis l'oreille, vaguement inquiète.

« Le premier objectif de la campagne sera Pailhan que le Pontife considère comme un bastion du *Librillon*. Je me vois donc contraint de rompre tes fiançailles avec le fils du bailli. »

En tant que femme, seul le mariage donnait un sens à mon existence – mon éducation m'y préparerait depuis mon plus jeune âge. Je savais depuis l'âge de dix ans que mon mari serait Andeol Trincal. Je ne l'avais vu qu'une fois, mais je ne doutais pas que, le moment venu, je l'aimerais. Il personnifiait mon avenir et je ne pouvais l'imaginer sans lui. Mes jambes se mirent à trembler, mon père me retint en m'attrapant le bras. Le diacre, qui ne tenait plus en place, s'empressa de prendre la parole. Il voulut peut-être me reconforter, mais en vérité il me donna le coup de grâce :

« Rassurez-vous mon enfant, le roi désire récompenser votre père pour sa loyauté, il a donc décidé de le dédommager du préjudice subi en m'accordant votre main. »

Tout se mit à tourner autour de moi, et je crois bien que la dernière chose que j'entendis fut sœur Ceselha s'exclamant :

« La joie ! La joie la fait défaillir ! »

L'odeur des sels me ramena à moi. Le docteur Estève agitait une fiole sous mon nez.

« La revoici parmi nous. N'ayez crainte, monsieur. Une saute d'humeur trop marquée l'aura emportée : rien de grave. »

J'écartai sa main et me redressai. Mon père s'empessa de m'aider à me relever. Je n'osai le repousser.

« Ma fille, tu pourras te vanter de m'avoir fait une belle frayeur. »

Je ne lui répondis pas. Le docteur, sentant l'imminence d'une explication, préféra nous fausser compagnie. La porte refermée, j'explosai :

« Comment avez-vous pu infliger ça à votre fille ? »

Il baissa les yeux.

« Je n'ai guère eu de choix : le diacre bénéficie d'appuis très hauts placés ; leurs désirs prévalent sur les miens.

— C'est si soudain...

— C'est tout sauf soudain. Sans doute n'as-tu jamais remarqué la façon dont il te regarde. Il s'est tellement entiché de toi qu'il m'a pris de court. Je n'ai pu te préparer à ces nouvelles.

— Et vous allez laisser se commettre une telle infamie ?

— Que cet arrangement ne te plaise pas, je le comprends, car il ne me plait pas non plus. Pour autant, je n'y distingue

aucune infamie. En y réfléchissant, cette union me semble même profitable.»

C'en était trop. Mon ton monta d'un cran et je m'adressai à mon père comme jamais.

« Profitable ? Profitable pour qui ? Pour quoi ?

— Pour toi bien sûr, pour ton avenir.

— Je ne vois pas les choses ainsi. Pourquoi donc une telle soudaineté ? Est-ce mon ultime chance de trouver un mari ? Me croyez-vous un tel laideron qu'il faille me donner au diacre de peur que personne ne s'intéresse à moi ? »

Il se laissa tomber sur un fauteuil, l'air las.

« Tu sais bien qu'il n'en est rien, ma petite reine. Réfléchis un instant. Penses-tu que la venue de cet homme à Aspreròc, précédant celle de l'Inquisition, relevât d'un pur hasard ? Il est sans aucun doute un agent à la solde du Culte ; ses supérieurs auront choisi de le récompenser en arrangeant ce mariage. Qui suis-je pour aller contre une décision du Culte ? »

Je regrettai la véhémence de mes propos. Je m'assis à ses pieds et posai ma tête sur ses genoux.

« Vous avez servi le roi, ne pouvez-vous pas lui demander d'y sursoir ?

— Ma pauvre enfant, l'affection que le roi peut me porter représente peu de choses en comparaison des puissances qu'il sert. C'est le Culte qui décide. Pas lui. »

En public, cet aveu aurait eu de graves conséquences ; je ne réaliserais ses implications que bien plus tard. Mon père me caressa les cheveux. Il resta longtemps silencieux avant de reprendre :

« Ta position n'est pas aussi tragique qu'il y paraît. Ce monde n'est pas pour les femmes, Naïs. À ma mort, les quelques richesses dont tu hériteras ne sauraient te préserver de ses

dangers ; ta dote s'en chargera. Dans cette perspective, les Trincal m'étaient apparus comme un moindre mal. Le père est un homme honorable, le fils un garçon charmant. Une jeune femme instruite et intelligente aurait pu trouver sa place auprès d'Andeol. J'y voyais la promesse d'une vie douce et agréable, de quelque chose qui ressemble au bonheur.

— Ici, personne ne veut me nuire. Je n'ai nul besoin d'être protégée.

— Je parlais d'un mal plus insidieux dont tu n'as pas idée. Il se tapit dans les consciences du plus grand nombre, y compris dans celles des plus vertueux, surtout dans celles des plus vertueux.

— Je ne comprends rien à vos propos. De toute façon, vous êtes encore jeune, vous veillerez sur moi pendant de longues années. Vous n'avez pas à vous hâter de la sorte pour me trouver un prétendant. »

Il se pencha sur moi et prit ma tête entre ses mains.

« Naïf, je meurs à petit feu. Le temps nous est compté.

— Ne dites pas ça ! m'écriai-je. Je vous l'interdis !

— Cesse de te voiler la face, gronda-t-il avant de se radoucir aussitôt. Tu n'es plus une enfant. Rends-toi à l'évidence : la maladie m'emporte malgré les efforts du docteur. Un jour viendra où ses médications n'auront plus d'effets et où les adieux deviendront la seule alternative.

— Je ne veux pas que vous mouriez !

— Un souhait qui me va droit au cœur. Ne t'inquiète pas pour moi. La mort devient la compagne de tout combattant digne de ce nom. Je ne la crains pas ; par contre, je désire partir l'esprit en paix et je ne le pourrais que si je te sais en sécurité, mariée.

— Ne pouvez-vous me trouver un autre prétendant ?

— Avec ces insurrections, tu risques de n'échapper au diacre que pour finir au couvent ou dans je ne sais quel autre enfer. »

Je compris que la bataille était perdue. Sous le coup d'une colère froide, je serrai les mâchoires.

« Ça ne serait donc pas l'enfer chez le diacre ? Je ne vois pas la différence.

— Pourtant elle existe. Dans cet enfer, si enfer il y a, les barreaux ne t'empêcheront pas de t'envoler. Tu ne peux malheureusement pas décider de ta vie, ma fille. »

Il se leva.

« Tu dois tenir les engagements que j'ai pris pour toi. »

Il sortit, mettant de fait un terme à la discussion.

Je passai une bonne partie de l'après-midi devant la cheminée à regarder le feu, en grignotant la tarte aux arbouses prévue pour le repas du soir – la préférée de mon père. Je partis ensuite à la vieille tour où je retrouvais Pesha.

« Tu n'en as pas assez de courir après des chimères ?

— Des quoi ? demanda-t-elle, vaguement agacée.

— Des chimères, des créatures qui n'existent pas.

— On en reparlera quand j'aurai trouvé le farfadet. Alors, toute fille du prévôt que tu es, tu devras ravalier tes chimères ou peut-être même te les mettre là où je pense. »

Devant mon manque de réactions, elle comprit que quelque chose clochait. Entre deux sanglots, je lui racontais mon entretien avec mon père. Comme à son habitude, elle attendit que j'aie fini de parler.

« Il n'a pas forcément tort. »

Cette réponse et plus encore de sa part me surprit.

« Comment peux-tu dire ça ? Je préférerais partir avec vous plutôt qu'être mariée à ce butor. Ainsi, je pourrais vivre libre, tout comme toi.

— Tu t'en crois capable ? Toi, tu supporterais le froid, la faim, le manque de confort ?

— C'est une question d'habitude. Au début, ça serait difficile, après je m'y accoutumerais. Je ne suis pas aussi faible que tu le penses.

— Je le sais bien, mais se prétendre libre n'est pas suffisant : tu dois conquérir cette liberté, te battre chaque jour. Les gens n'aiment pas ceux qui mènent une vie différente de la leur et ils les aiment encore moins s'ils ont moins de contraintes qu'eux-mêmes. Leur morale, ce n'est que de l'envie et de la jalousie sous une couche de vernis. Et encore, je ne te parle que des gars.

— Eh bien quoi ?

— Pour les femmes, c'est bien plus difficile. Les hommes les considèrent comme des catins, ou pire des sorcières. S'ils étaient aussi vertueux qu'ils le disent, tu crois que la vue d'un mollet ou d'une cuisse les mettrait dans tous leurs états ? Alors, si tu ne veux pas te faire trousser de force ou brûlée vive, parfois même les deux, t'as intérêt à savoir courir vite, à défendre ta vie ou à connaître quelqu'un prêt à la défendre à ta place ou, mieux : quelqu'un de suffisamment influant pour t'éviter d'avoir à la défendre. C'est pour ça que je t'ai dit que l'idée de ton père n'est pas si mauvaise. Après tout, ça ne t'empêchera pas de vivre ta vie. Tu ne seras même pas obligée de lui être fidèle, si tu es discrète. »

Sa tirade m'énerva. Tout le monde, jusqu'à ma meilleure amie, semblait s'être ligué contre moi.

« Je n'ai pas envie d'une existence où je devrais me cacher. Je n'ai rien contre le mariage : je n'ai simplement pas envie de me marier avec le diacre. C'est tout. Pourquoi devrais-je rendre compte à des gens que je ne connais pas ?

— Tu as raison. Ils feraient mieux de s'occuper de leurs fesses que renifler celles des autres. Mais c'est comme ça. »

J'en avais assez. Je grommelais une réponse sans intérêt puis, pour me changer les idées, je proposai à Pesha de l'assister dans ses étranges préparatifs. Je tuais le temps ainsi avant de me rendre au temple pour le troisième office.

De retour, je montai directement dans ma chambre. Au passage, j'entendis mon père s'enquérir de sa tarte. Je plongeai dans mes draps en savourant ma vengeance. Je me réveillai au beau milieu de la nuit. La lune illuminait ma chambre, chaque détail en se nimbant d'argent semblait scintiller. Cette vision féérique ne me procura aucun réconfort. J'étais désespérée : pourquoi le roi m'infligeait-il ça ? Me connaissait-il seulement ? Je respectais le diacre – comme il se devait – mais l'homme et ses manières me rebutaient.

Je savais que personne ne pouvait s'opposer à la volonté du roi ni à celle du Culte, pourtant, pour la première fois, j'en voulus à mon père. Je ressassais mon malheur jusqu'à ce que l'aiguillon de l'injustice crée en moi un sentiment de révolte inédit. Prise de vertige, je voulus me rendormir, j'espérai redevenir à mon réveil cette jeune femme soumise, capable de noyer sa douleur dans l'acceptation aveugle de son destin. Je me levai donc et me dirigeai vers la fenêtre afin de tirer les rideaux. Ce fut à cet instant que je vis la lueur. Elle virevoltait près de la vieille tour, bien trop brillante pour une luciole, bien trop rapide pour un insecte. Je m'appuyai sur le rebord et contemplais le phénomène qui venait de bousculer mes certitudes. Je m'en voulais de ne pas avoir pris au sérieux Pesha et, presque malgré moi, je commençai à échafauder des plans pour me rendre à la vieille tour. Aujourd'hui, avec le recul, je sais que ce n'était pas le regret ou le désir de me racheter qui me motiva, mais la colère. Elle n'avait pas disparu, elle rôdait encore, me poussant à défier mon père et son directeur de conscience.

Je me chaussai, posai une couverture sur mes épaules et quittai ma chambre. En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire je me retrouvai sur la place du village à exulter, savourant mon exploit jusqu'à ce que le hurlement lugubre d'un chien dissipe mon assurance.

Je me réfugiai toute frissonnante dans le lavoir, et me dissimulai à l'ombre de son préau. Je restais là, tapie contre la pierre à laver, à imaginer les crocs d'un loup se refermer sur ma gorge. Toutes les leçons de morales à propos du sort funeste réservé aux pécheresses me revinrent à l'esprit et je fus bien près de rebrousser chemin.

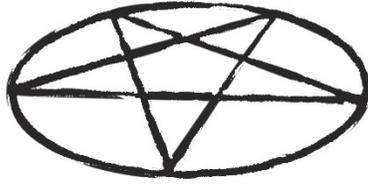
Heureusement, le chien se tut. Aspreròc dormait toujours, bercé par le clapotis de la fontaine et le chant solitaire d'un grillon, je puisai dans cette quiétude la force de quitter mon refuge.

J'atteignis le campement en quelques minutes. Je me cachai derrière la roulotte et observais le ballet du feu follet. Il voletait autour des ruines, s'en éloignait parfois pour effrayer une chauve-souris ou zigzaguer entre les arbres. S'aperçut-il de ma présence quand il me frôla ? Je ne saurais le dire, mais il fit demi-tour et disparut dans un fourré. J'attendis un peu, puis, résistant à la tentation d'appeler Pesha à la rescousse, je me dirigeai vers le buisson. Il poussait au pied de la tour, ses racines noueuses agrippées à un tas de moellons. Du bout d'un bâton, je fouillais sa ramure sans trouver trace du farfadet.

J'allais abandonner la partie quand je poussai un cri de surprise : une portion du sol – dissimulée par le feuillage – s'était affaissée. À sa place, un trou, comme une gueule ouverte, exhalait une odeur de cave humide, ce n'était pas un quelconque terrier, mais la portion d'un passage souterrain, exhumé par l'orage de la nuit précédente.

Je me demandai quels secrets pouvaient bien cacher ces vestiges bien antérieurs à l'édification d'Aspreròc. Inutile de vous dire que j'étais terrorisée, mais ce besoin de savoir Peshafière de moi surpassait ma peur. Je posai un genou à terre et me penchai au-dessus de l'ouverture. Une motte de terre se désagrégea sous mon poids. Je basculai dans le vide.

### 3. Une leçon d'histoire



Je n'eus pas le temps de crier : je tombai de ma hauteur et m'affalai sur le sol. Le buisson qui obstruait l'ouverture plongeait le souterrain dans l'obscurité. Seul un pauvre rayon de lune traversait son feuillage et faisait luire ma robe comme le linceul de marbre d'un gisant.

Juste une dizaine de pas me séparait de la roulotte. Je résistai à l'impulsion d'appeler les Zingari à la rescousse : quelqu'un d'autre pouvait m'entendre et la réaction de mon père m'effrayait bien plus que la précarité de ma situation.

Livrée à moi-même, je tentai d'escalader la paroi. La voûte formait un surplomb infranchissable sur lequel tous mes efforts se brisaient. Je tombais, me cognais, et m'écorchais jusqu'à ce que l'épuisement me force à capituler. Je me laissai choir au pied du mur en retenant mes pleurs de crainte que leurs échos réveillent quelque chose dans les ténèbres.

Je ne sais combien de temps je restais ainsi à me morfondre. Un grésillement me tira de ma prostration. Je levai la tête. Une

flamme vacillait devant moi, je plissais mes yeux déjà habitués à la pénombre et distinguai, accroché à une paroi, un flambeau. Il s'était mystérieusement embrasé, éclairant une portion de couloir qu'une succession d'arches et de colonnes étayait.

Je m'approchai précautionneusement de la torche. Quand j'arrivai à sa hauteur, une autre s'alluma un peu plus loin comme si on me balisait le passage. Le phénomène en lui-même ne m'inquiétait pas – les prêtres avaient recours fréquemment à la magie lors des rituels. En revanche, je m'interrogeai sur sa finalité : était-ce là un sortilège destiné à m'aider, un piège, ou le subterfuge d'une créature ? Je n'avais pas le temps d'y réfléchir et, malgré ma peur, j'avançai, tout comme le capitaine au milieu de la tempête s'avance, ignorant s'il se dirige vers le phare ou le feu des naufrageurs.

Arrivé à la deuxième torche, une troisième s'alluma tandis que derrière moi, dans un chuintement, la première s'éteignait. L'obscurité m'accompagnait : elle me pressait de continuer, ne serait-ce que pour lui échapper et rester dans le cercle de lumière.

Je me remis à suivre le couloir qui maintenant descendait en pente douce. Ne voyez pas là du courage : je m'étais simplement résignée à mon sort. Dans l'échelle de valeurs qui était alors la mienne, je préfèrai le danger à la colère de mon père, sa peine de me savoir morte à sa réprobation.

Je laissais ma main courir sur la frise qui divisait la paroi à mi-hauteur, son contact rugueux – et donc tangible – me rassurait. Avec le temps, l'humidité avait transformé la pierre en dentelle pulvérulente que l'effleurement de mes doigts suffisait à désagréger. J'arrivais malgré tout à suivre l'enchaînement de scènes qui décrivait une guerre menée par un groupe de combattants contre une horde de créatures grotesques. Ils progressaient en rangs serrés, se protégeant

mutuellement de leurs boucliers et fendaient la masse grouillante comme un coin fend une souche vermoulue.

Au fil de l'histoire, les effectifs de la phalange s'amenuisaient me permettant de distinguer des personnages jusque-là perdus dans la foule. Je finis par reconnaître une version des chroniques de Darius vieille de plusieurs siècles. Dans le fond, l'œuvre ne différait guère des textes religieux, mais dans sa forme elle constituait une anthologie de tout ce que le Culte condamnait.

Le Codex décrit l'esprit des hommes comme un terreau fertile où le Mal aime à étendre ses racines. Après la victoire de Sôlhafanga, les pontifes successifs s'étaient attelés à reconquérir ces friches à l'abandon. Ils avaient extirpé méthodiquement le vice des consciences. Cependant, là où un jardinier se serait contenté de débarrasser le jardin de ses mauvaises herbes, ils avaient rendu la terre stérile à force d'y répandre du sel.

Le Mal devait être éradiqué : non seulement ses manifestations physiques, mais aussi ses représentations. C'est ainsi que l'on expurgea de leurs illustrations – le plus souvent, avec force de ratures – les livres passés à travers les autodafés. Face à la multiplicité des contraintes imposées par le Culte, l'Homme cessa d'être le sujet principal des œuvres. Il alla se perdre dans les arrière-plans, silhouette dérisoire écrasée par de sublimes paysages. Cette fresque avait échappé aux coups de burin des censeurs et marquait l'apogée artistique d'une époque désormais révolue. Elle allait bien plus loin qu'une ode guerrière : certaines de ses frises évoquaient la vie quotidienne des hommes, les coutumes d'anciennes races ou l'écologie de créatures mythiques. Son foisonnement bigarré m'étourdissait. Je me plongeais avec gourmandise – et un brin de culpabilité – dans chaque détail. Ailes, membranes, poils, fourrure, antennes, cornes, sabots, appendices, tentacules, défenses, crocs, griffes, cuir, chitine, rostrs et tarières m'entraînaient dans un

univers plus inquiétant, mais aussi infiniment plus varié que celui que je connaissais.

J'avançais comme une somnambule à la confluence de deux mondes et finis par arriver devant une vaste salle hémisphérique, faiblement éclairée par quelques braséros posés çà et là. La frise, qui avait déroulé jusque-là son histoire, se transformait alors en haut-relief et poursuivait sa narration sur toute la surface du dôme en décrivant un épisode inédit de la vie de Dàrius situé après son avènement.

Les chroniques officielles de l'Élu s'achevaient sur son accession au trône. Je craignais de commettre un sacrilège en posant les yeux sur cette gigantesque fresque, qui recélait probablement, un des Mystères du Culte. Je m'arrêtai sur le seuil, n'osant aller plus avant. L'angoisse et la peur avaient étouffé mon désir de révolte sans toutefois parvenir à l'éteindre, il couvait encore, me poussant à pénétrer dans la pièce. La curiosité finit de me convaincre : je franchis l'arche. L'affrontement entre Dàrius et son frère Odilon, que le Drac avait séduit, constituait sans doute un des passages les plus prisés des chroniques, notamment des jeunes garçons – pourvu qu'il fût raconté avec force détails sanglants. Après moult rebondissements, où était mise en exergue la droiture de l'un face à la perfidie de l'autre, l'Élu finissait par pardonner ses erreurs au traître – non sans l'avoir préalablement passé par le fil de l'épée. Telle était l'histoire officielle que contredisait le bas-relief, car, selon lui, Odilon avait survécu à sa défaite. Dàrius, ayant compris qu'un des sbires du Drac le possédait, l'avait épargné et s'était résolu à l'emmurer ici devant l'incapacité des exorcistes à le libérer. Je regardais l'effigie de Dàrius en songeant aux implications de ma découverte.

« Dàrius était séduisant, mais aussi une brute et un idiot fini, il ne t'aurait pas plu, Naïs, pas du tout. »

Je crois bien que je criai en entendant ces mots. Le souffle court, tremblante, je me tournai vers la voix, presque malgré moi. Au milieu des braséros, à la place de ce que j'avais pris pour un tas de chiffons, se tenait un homme couvert de poussière qui aurait pu aisément passer pour une statue. Il s'étirait lascivement comme au sortir d'une bonne nuit de sommeil, ses guenilles se déchirèrent sous la torsion des membres. Une pluie de fragments tomba à ses pieds, dévoilant la nudité d'un corps à la maigreur effroyable comme une toile de peau tendue sur une cadre d'ossements.

J'aurais pu essayer de fuir, mais je ne parvenais plus à bouger, subjuguée par ces yeux orange barrés d'une pupille horizontale, ces yeux de boucs à l'intelligence féroce qui me transperçaient de part en part. La créature s'ébroua projetant dans les airs un nuage de poussière. Elle se mit à tressaillir sous l'afflux d'une vigueur nouvelle qui combla les creux émaciés, estompa la saillie des os, restitua à son visage des traits harmonieux, orna sa peau d'un teint hâlé et sa chevelure sombre de boucles aux reflets bleutés. « *Je ne suis pas dans un mausolée, mais dans une prison* », songeai-je en reconnaissant l'homme. Sa représentation aux côtés de Dàrius lui ressemblait tant qu'il semblait s'être échappé de la fresque. Il me tendit la main :

« Ne crains rien, Naïs. Approche-toi. Je t'en prie. »

À cet instant précis, le monde se limita à sa voix grave et sensuelle, je n'avais qu'une envie : rejoindre celui qui me parlait ainsi. J'y aurais succombé si un ruban de roche noire n'avait attiré mon regard. Profondément enchâssé dans le sol, il dessinait un motif, à peine visible sous l'épaisse couche de poussière : un pentacle. Identique dans ses grandes largeurs à

ceux que j'avais entrevus dans le Codex, il s'en démarquait par la complexité exceptionnelle de son tracé. L'emplacement des braséros ne devait rien au hasard : ils faisaient partie intégrante du dispositif occulte au centre duquel se tenait la créature, souriante et sûre d'elle. J'eus soudain conscience de mon pied, suspendu dans les airs, sur le point de compromettre l'intégrité de la barrière mystique en la traversant. Mon hébétude se dissipa d'un coup, comme si un charme venait d'être rompu. Je reposai mon pied sur le sol.

Le démon haussa un sourcil :

« Voilà quelque chose d'inattendu ! »

Son expression s'était figée sur un sourire inamical. Ses yeux inhumains se plantèrent dans les miens. Je baissais la tête. Mon regard se posa sur son bas-ventre, je me sentis rougir.

« Naïs, ton odeur n'est pas encore celle d'une femme, mais elle n'est plus celle d'une enfant : tu n'as pas à être choquée. Sans compter que la Nature, cette garce, ne m'a gratifié de rien qui soit de taille à t'offusquer... » soupira-t-il.

Normalement, Naïs, petite oie blanche, aurait dû pleurer, supplier, fuir, hurler, mais pas ce soir, non. Je ne lui donnerais pas ce plaisir. Je me forçai à lever les yeux et, toute tremblante, j'affrontai son regard. La peur était présente ; mais une peur raisonnée, une de celle qu'on éprouve en surplombant le vide, ou en croisant la route d'un chien hargneux. Le pentacle avait fonctionné des siècles durant : pourquoi s'arrêterait-il précisément aujourd'hui ? En fin de compte, le démon m'effrayait moins que le diacre ou ma préceptrice. Il me fascinait autant qu'un fauve en cage et ne représentait pas plus de danger, voire moins, car dans son cas, il n'existait nul interstice par lequel il aurait pu me blesser. Il avait bien essayé d'outrepasser la puissance du cercle pour m'influencer, mais je

sentais qu'il avait joué là son va-tout (autrement, il aurait continué ses tentatives jusqu'à ma complète reddition.) Le fait qu'il en fût réduit à me provoquer révélait son impuissance. Ces considérations faillirent m'arracher un sourire, je m'imaginai frapper avec un bâton les barreaux invisibles, le faisant enrager tel un petit roquet. Cette métaphore canine me rappela le conseil de mon père de ne jamais montrer ma peur à un animal. Je décidai de l'appliquer derechef en contournant le pentacle, frôlant au plus près son tracé. J'étais tiraillée entre ma raison qui me criait de fuir et mon envie de rester – pour découvrir jusqu'où cette histoire me mènerait. En attendant, je continuai ma ronde et, grisée par ma propre audace, je gratifiai le démon du plus insolent des sourires.

« Quelle touchante espièglerie ! s'exclama-t-il d'un ton enjoué. Je me suis mépris sur toi. Notre relation a débuté sur de mauvaises bases. Tu te méfies. C'est normal, je ne peux pas t'en blâmer, surtout après le tour que je t'ai joué. Allez ! On oublie tout ! Pour commencer, appelle-moi donc Odilon ! Ce nom en vaut bien un autre, et je ne pense pas que son propriétaire s'en formalise : il n'en reste plus grand-chose. Odilon ? Tu es encore là ? » demanda-t-il en se frappant la tempe du talon de la main.

Le démon prit un air dubitatif et entreprit de se curer le nez. Il s'acquitta de cette tâche avec un plaisir manifeste et poussa un soupir d'aise quand il put enfin m'exhiber, collé à son doigt, le résultat de sa fouille

« Non, il n'en reste plus que cette petite chose dégoûtante. J'espère que tu ne croyais pas à l'immortalité de l'âme, Naïs ? » s'enquit-il distraitement avant de rouler sa trouvaille entre le pouce et le majeur et de s'en débarrasser d'une pichenette.

Cette remarque sonna le glas de mon euphorie. J'essayai de masquer mon malaise derrière une attitude que je supposai détachée. Le démon venait de me remettre à ma place en me

rappelant qui il était : pas un roquet, mais une créature intrinsèquement dangereuse. Qu'elles fussent physiques ou magiques, le pentacle me préservait de ses attaques. Par contre, il ne pouvait me protéger contre ses paroles dont le miel dissimulait un poison mortel pour l'esprit. Je l'avais sous-estimé. Ses provocations ne visaient qu'à m'éprouver, comme on presse un grain de raisin contre son palais avant de le croquer d'un coup sec. Ne prétendait-on pas qu'il se repaissait des âmes des imprudents ? (Je préférerais n'y voir qu'une figure de style.)

« Et pourquoi ne pas utiliser votre vrai nom ? balbutiai-je en essayant de gagner du temps tandis que j'examinai la salle à la recherche d'une issue.

— Odilon fera l'affaire. Si je n'ai pas donné mon nom aux exorcistes et, crois-moi, ils savaient se montrer persuasifs, ce n'est pas pour satisfaire ta curiosité. »

Je ne l'écoutai plus, je pensais à toute autre chose : sans sortie praticable, je devais me résoudre à appeler à l'aide. À cette perspective, mon estomac se tordait : j'imaginai déjà les sillons laissés par la badine du diacre sur ma peau – la gravité de ma faute empêcherait mon père de s'opposer à mon châtement. Je sursautai quand la voix d'Odilon éclata comme un coup de tonnerre :

« Nâis ! Pour qui me prends-tu ? Pour un de tes villageois pouilleux ? Pour ton amie zingara ? J'arpentais les ruelles obscures de Belor que tes ancêtres frayaient encore dans leur vase primordiale ! Alors, retourne-toi et regarde-moi lorsque je te parle ! »

Une terreur honteuse me cloua au pilori ; elle me ramena des années en arrière, quand mon père me grondait après une de mes bêtises. Pourquoi ressentais-je cela ? Je ne devais rien à cette créature, ni dévotion ni obéissance, ni même respect. Je m'insurgeai d'une voix vibrante de colère.

« Et que comptez-vous faire Odilon ? M'y forcer ? Vous ne pouvez rien contre moi. Rien ! Je vais partir et j'attendrai patiemment que le soleil se lève. Quand tout le monde sera à ma recherche, je n'aurais qu'à crier. Je vais sans doute passer un mauvais quart d'heure, mais je retournerai à ma petite vie et vous, vous continuerez à moisir ici à moins qu'on n'ensevelisse cet endroit sous des tombereaux de terre.

— Oh, ta petite vie ! » répondit-il songeur comme s'il venait de se souvenir à quoi elle ressemblait.

Il prit un air cruel.

« Les jours de ton père sont comptés. Quand il mourra, ton existence, déjà monotone, se ternira jour après jour. Le diacre, ton mari, t'interdira les plaisirs insignifiants que tu t'octroyais et si tant est qu'elle soit encore autorisée à vivre à Aspreròc, tu ne pourras plus rendre visite à Pesha. Tu verseras alors des larmes amères en pensant à tout ce que tu auras perdu. »

Il marqua une pause, sans doute pour ménager son effet. L'évocation de la mort de mon père, et plus encore la connaissance que le démon avait de ma vie, avait sapé ma résolution – peut-être Odilon lisait-il dans mon esprit ? Le sang monta à mon visage, il embrasa mes joues.

« Ça, c'était l'hypothèse la plus optimiste, reprit-il. Je ne peux effectivement pas t'empêcher de partir, mais à ton avis, que va-t-il se passer si tu appelles à l'aide ? Que va-t-il se passer si ceux qui auront eu le courage de s'aventurer jusqu'ici apprennent que j'ai corrompu la fille de leur cher prévôt, car, bien entendu, c'est ce que je leur dirai.

— Et pourquoi donc mentiriez-vous ?

— Parce qu'entre autres choses je suis rancunier. Si tu m'infliges la présence d'une armée de dévots avec leurs rituels nauséabonds, je me ferai un plaisir de compliquer un peu ton existence. »

Contrairement à ce que je pensais, ma situation pouvait encore empirer, causant du tort à ceux que j'aimais : j'accusais le coup. La peur resserra son emprise. Sans conviction, j'articulai d'une voix blanche :

« Personne ne vous croirait.

— En es-tu vraiment sûre Naïs ? Parieras-tu ta vie et celle de ton père là-dessus ? Les hommes ne redoutent rien davantage qu'une femme intelligente : ça les terrifie. Penses-tu que les adeptes du *Librillon* inquiéteraient tant le Culte s'ils laissaient leurs femmes dans l'ignorance ? La plupart de celles qui ont fini sur le bûcher ont simplement refusé de devenir ce que d'autres avaient décidé qu'elles deviennent et, en ce sens, tu ne te distingues guère. En entrant dans cette pièce, tu es déjà sortie du droit chemin, tu as déjà acquis des connaissances qui auraient dû rester hors de ta portée et je pourrais t'en enseigner d'autres dont tu n'as pas idée. »

Cette perspective satura mon esprit de questions sans réponse – toutes celles qui me hantaient parfois, quand le sommeil se dérobaît. J'essayai de les chasser de mes pensées. Odilon continuait de parler comme si de rien n'était. Peut-être devait-il se concentrer pour lire les pensées ; à moins que l'origine de sa prescience se trouvât ailleurs. Son ton était devenu plus conciliant, presque paternel :

« Aucun de nous deux n'a intérêt à divulguer notre petit secret au reste du monde, alors je t'en prie, viens par ici que je profite un peu de ta présence. Prends cela comme une faveur envers un condamné. Peu de prisonniers peuvent se vanter d'avoir été mis au secret pendant plusieurs siècles. »

Odilon ferma les yeux et vacilla un instant comme saisi de vertiges. Puis il continua :

« Tu n'as aucune raison de t'inquiéter Naïs, personne ne s'est aperçu de ton absence. Tout le monde dort là-haut, même ton père. Pour une fois, ses quintes de toux le laissent tranquille. Tu ne voudrais tout de même pas le réveiller ?

— Vous allez finir par me dire comment vous faites pour savoir tout ça ! m'exclamai-je.

— C'est très simple Naïs : je suis la mémoire de l'univers. Chaque événement, même le plus insignifiant, prend place dans ma petite bibliothèque intérieure. Un tome de souvenirs supplémentaires à consulter dès que l'envie m'en prend : un don précieux quand on est prisonnier comme moi. On m'accuse de manipuler les hommes en fouillant leurs esprits, mais je n'en ai pas besoin, leurs actes témoignent tout aussi bien de leurs vices que ne le font leurs pensées...

« Rentre chez toi, Naïs, rentre avant que tes proches ne partent à ta recherche. Tu auras tout le temps de décider si tu dois me dénoncer ou non. Retourne sur tes pas : de l'autre côté de l'éboulis, le couloir mène à une sortie. »

Il tendit le bras dans la direction à suivre.

Je partis avant qu'il ne change d'avis et, tandis que je rebroussai chemin, le ballet des torches illumina une nouvelle fois mes pas. L'éboulis franchi, je m'inquiétai de voir la galerie s'éloigner toujours plus de la surface. L'humidité devenait prégnante ; les parois s'ornaient de traînées de salpêtre et le plafond de petites concrétions d'aspect laiteux. Tandis que le passage s'élargissait, la roche brute remplaçait la maçonnerie ; suintante, elle luisait du reflet de flammes. Les bruissements alentour m'avertirent d'un changement plus effrayant : l'écho de mes pas et celui plus éloigné de gouttes s'écrasant sur le sol me firent prendre conscience de la grotte dans laquelle j'avais débouché. Immense. Démesurée. Les flambeaux paraissaient

sur le point de capituler devant l'obscurité. On les avait fixés à des manières de colonnes aux extrémités engluées de ténèbres, artefacts naturels tout droit sortis du délire d'un demiurge ; eût-il déversé des tombereaux de cire au gré de ses caprices, le résultat n'eût guère différé.

Alors que j'avais, captivée par ce spectacle, un rugissement fit trembler le sol. Mon cœur et mon imagination s'emballèrent. Je me figeai. Si les démons existaient, qu'en était-il des dragons ? Un long moment s'écoula avant que je le reconnaisse, le grondement de l'Asir ; ce retour à la réalité me rasséra : je m'approchai d'une issue. De fait, je m'engageai dans une faille étroite. Le vacarme des flots y résonnait. Assourdissant. Le passage sinueux me conduisit jusqu'à un petit coin de ciel étoilé. Je m'extrayai du boyau au prix de contorsions épuisantes et me retrouvai à flanc de falaise, séparée du vide par une minuscule vire en contrebas de laquelle le fleuve se déchainait : un millier de gueules d'écumes prêtes à me happer. Je reconnus l'endroit : la gorge du Drac, un lieu-dit au pied du point le plus élevé d'Aspreroc que ses habitants évitaient. En hiver, ses berges se réduisaient à une abstraction, deux bandes de terre étroites prêtes à vous trahir au moindre faux pas ; en été, sa mosaïque de trous d'eaux résonnait d'un écho malfaisant dans le cœur des hommes ; en toute saison, il collectait sa dîme d'imprudents. Je soupçonnais désormais la magie à l'origine de ce mystère ; les bâtisseurs avaient tout fait pour préserver leur secret.

À ma gauche, un arbuste s'agrippait à la roche en dissimulant l'entrée ; derrière lui – pour ce que me laissait en voir la lune –, la paroi s'infléchissait en offrant de nombreuses prises ; malheureusement, ses racines marquaient la fin de la saillie, et pour descendre il me faudrait jouer au bouquetin. Je n'hésitai

pas longtemps, car personne ne viendrait me secourir. J'ôtai mes sandales, puis les passai à ma ceinture et après avoir secoué le tronc, pour en éprouver la solidité, je l'agrippai et me balançai pour poser le pied sur un rocher. Je m'en serais plutôt bien tirée – pour ainsi dire gracieuse – si je n'avais eu le réflexe idiot de tendre la main pour rattraper mon voile arraché par une bourrasque. Je sentis mon corps se détacher inexorablement de la dalle de granit et, comme un mime grotesque défiant le vide, je vacillai en agitant les bras. En contrebas, l'Asir se réjouissait en grondant de plus belle. Je continuai la lutte un instant puis tombai comme une pierre. L'impact fut rude, mais en dépit de la douleur, aucun cri ne franchit ma gorge. Saisie par l'eau glacée, ma poitrine refusa de se soulever aussi sûrement que si elle avait été écrasée par tout le poids du fleuve. Les flots sombres allaient m'engloutir, je dérivais déjà vers la caverne, entraînée par le courant qui broierait mon corps avant de le recracher quelque part, loin sous la surface du cause. Un étai se referma sur mon poignet et le monde se mit à danser la farandole. Je fus tirée de l'eau comme un goujon accroché à sa ligne, ballotée en tous sens, puis jetée à terre. Je ne ressentis aucun choc : le sol anormalement spongieux avait amorti ma chute. L'étai se desserra ; je basculai sur le côté, puis vomis de tout mon saoul. Je restais allongée là, à contempler mon bras, incapable de comprendre par quel prodige il n'avait pas été arraché à son articulation – de larges empreintes tuméfiées témoignaient encore de la formidable pression exercée.

Un bruit de mastication me sortit de ma stupeur. Je me trouvais sur un grand rocher plat affleurant la surface du fleuve. Accroupi, le miegors me regardait de son air doux en mâchonnant bruyamment une truite. Comme tous ceux de sa race, il était un

redoutable pécheur à mains nues, ses prises s'entassaient sur le sol, formant le matelas inattendu sur lequel j'avais atterri.

Une aube pâle commençait à souligner les toits d'Aspreròc. L'eau froide avait chassé de mon esprit toute velléité de rébellion. Je n'avais qu'une envie : rentrer avant que tout le monde se réveille et oublier les paroles d'Odilon.

Je voulus remercier le miegors, mais je n'arrivai qu'à claquer des dents. Le géant attrapa une couverture – il s'était installé ici, loin des villageois – et me l'envoya. Je m'enveloppai dedans puis, après avoir gratifié mon sauveur d'un pauvre sourire de gratitude, je courrai en grelottant vers la maison.